

C'est du cœur que débutent les émotions. Il s'agit d'un recueil de poèmes qui parle de l'auteur et qui invite le lecteur à se reconnaître, à s'abandonner ou à identifier sa douleur et sa joie.

Toutefois, certains poèmes ne sont que des jeux de mots et déconnectés de ses expériences de Vie, d'Amour, de Haine. Ils n'appartiennent qu'au sceau de l'inspiration mais ils demeurent authentiques.

Guylaine Lagravère est née à Gimont dans le Gers. Elle est partie de Toulouse à l'âge de 20 ans en direction de Lyon et a exercé comme paramédicale au SAMU de Lyon. Elle est aujourd'hui animatrice de jeunes adolescents, en milieu rural, à la mairie de Montrottier (Rhône).

Elle est née dans une famille d'ouvrier et a toujours été passionnée par la littérature et la philosophie. Dès son plus jeune âge, elle a écrit des nouvelles et découvert, un jour, les émotions que suscitent les strophes rimées. Parmi beaucoup de poèmes lus, *La Mort du loup* d'Alfred de Vigny berce encore sa mémoire, *If* de Kipling l'envoie au fin fond de son âme.



PRIX 11.50 €

ISBN : 978-2-332-55576-2



Guylaine Lagravère

Prises au cœur

Recueil de poèmes



Guyline Lagravère

Prises au cœur

Recueil de poèmes



Je me ballade les yeux enlacés
Je t'écoute d'une oreille passive
Je claque des dents sous ton pas passé :
Mon âme a larme aigue et incisive.

Qui êtes-vous grand père paternel ?
En effet, le vouvoiement s'interpose
Car si notre lien est bio naturel
Il n'en demeure pas moins lien morose.
Mais vous êtes mort, le présent m'ennuie
Je dois écrire vous à l'imparfait
Et je l'avoue, ce dernier temps vous sied
Comme il me sied ce que je vous écris.

Je débute cet ouvrage par « tu »
Le vous s'impose aux strophes suivantes
N'y voyez là aucun amour déçu
Ni aucune gratitude, Monsieur.
J'ai pour habitude, et, je m'en vante,
D'ignorer que vous fûtes mon aïeul.

Vous étiez chasseur... de femmes, bien sûr,
Un terme qui pour autant vous honore :
Vous fûtes privé d'Amour, un cœur dur
Etale suffisance, vanité,
Comme vous mais il ne peut et n'explore
Jamais l'intelligence d'être aimé.

Mais qui suis-je pour vous « juger » ainsi ?

Je suis le quart plus un d'un héritage...

Familial. Etes-vous prêt, « cher » papy

En minuscule, vous en conviendrez,

Pour finir seul au dernier décollage,

Les restes d'une ingrate, Elevée.

Le tutoiement de grâce m'est rendu

Car le « vous » est un signe de Respect.

Ta fille connaîtra mon point de vue

Et, et, le peu d'estime que je hais.

Reste, soit, désormais un inconnu

Cesse tes offenses et tes outrages

Rend Spirituel ton Dernier Voyage

Ta place n'est plus ici. Tu n'es plus.

Où es-tu chère étrangère ?
Rencontrée au temps jadis
Qui orchestrait aux offices
Du père Saint d'Esprit.
Que fais-tu belle étrangère ?
Rencontrée au temps d'avant
Qui jouait de l'orgue pendant que sur les bancs
Se disaient des prières ou des cancans.
Quand viendras-tu proche étrangère
Prêtait main forte à mes mains
Qui pianotent
Une mélodie désaccordée au son incertain.

Serais-tu de noir vêtu
Ou de blanc auréolé ?
Serais-tu un cœur déçu
Qui, par nostalgie, a cessé de Jouer
De l'Orgue et Du Piano.
Pourtant tes notes sont en ma mémoire,
Elles sont mélodieuses et harmonisées.
Elles sont claires. Mon cœur détient l'Histoire
D'un ré qui gémit sur un do,
D'un dièse qui courtise un bémol
Et d'un Fa qui prétend être un sol.

Je t' imagine dans ton église
Un siècle matériel, pourtant, nous sépare
Mais aucun sentiment ne nous divise
Tu cries, tu joues, je me prépare.
 Mais mon la s'épuise
 Ton front est suant
 Mon ré se ré harmonise
 Pourtant.
 Mais mon sol se détruit
 Ton cœur se débat
Siffle mon si, minaudes mon mi
 Tes mains restent sans voie.
 Je bloque sur le do
 Que le Fa séduit
 Tu t'endors sur tes maux
Et ton talent orchestre mes nuits.
 Mon piano s'endort
 Ton orgue est démolie.
Comme c'est triste le talent qui dort
 Laisant à mes rêves l'envie
 D'une grande cathédrale
 D'une orgue ou d'un piano que je délivre
 D'une musique qui filtre la mélodie des étoiles
Et de mains libres qui jouent les gammes de notre livre.

Assis au fond de leurs galères
Le cœur saisi, la bouche amère,
Les hommes se brisent, s'échouent,
Certains, pourtant, qu'ils sont debout
Pour honorer la Liberté.

Perdues au fond de nos galères
Les yeux plissés, la bouche altière
Les femmes ont le cœur caillou,
Sûres, pourtant, d'être debout
Dans l'Amour et l'Egalité.

Armés au fond de leur galère
Les Hommes sont en uniforme
L'air pisseux et le cœur en forme
D'un carré d'as jauni, austère
Dont joue un roi écervelé.

La terre dort presque étouffée
Par manque d'Amour, manque d'Êtres
La vie ne nous sert qu'à moitié
Tant est fort notre paraître.
Nos vies intérieures s'épuisent
Telle une bougie délaissée
Et notre âme se cristallise
Ne pouvant lire nos pensées.

Alors reviens Jésus mon frère
Pour nous donner le goût du Père
Préviens nous de la Foi sublime
Ote nous ce creux qui abîme
Notre essence dite divine.
Alors reviens Jésus mon frère
Reparle nous de ta prière...

Hélas...

« Hélas, je ne peux revenir
Il est temps pour toi de grandir
Et de laisser ton libre arbitre

Partir

Là où l'Amour veut l'entraîner
Là où l'Amour veut le guider
Sans jamais prétendre à un titre.

Et si tu veux me revenir
Suivre mon pas et t'attendrir
Alors ma joie sera immense

Et

Quand mon Amour peut te guider
A aimer l'autre sans juger
Vibre en toi ma divine essence.

Mais, mais je ne peux revenir... »

Mon âme, je l'ai rencontrée
Dans son œil s'agitait une larme
Dans ses yeux fleurissait une épée.
Sous un épais nuage de charme
Elle a précisément retiré
Mon vague alarme
Et ma pointe de cœur abîmé :
C'est alors qu'une larme plissée
S'est délicatement désenroulée
Pour s'étendre le long de son épée.
Cette larme chérissait une blessure
Jadis portée par mon âme,
Simple et discrète déchirure
Qui ruine l'Appel de l'Ame.
Sous une épaisse étoile vieillie
Des lèvres à peine visibles
Semblent vouloir embraser ma Vie
Et me lire par cœur la trame de ma Bible.
C'est alors que cette blessure me noie
Assombrit presque méthodiquement ma Voie
Portant ainsi en triomphe mon émoi.

L'âme connaît toujours son apôtre
Mais sa voix est à peine audible
Sa mission est tout autre
Qu'une vie qui court, prétentieuse et invisible.
A peine consciente de mes blessures
Voilà que le glas m'appelle
Long et pernicieux murmure
Qui m'enveloppe et m'ensorcelle.
Alors de grâce, Ame qui vive
Fais entendre ta voix à mon guide intime
Fais vibrer en mon cœur « qui m'aime me suive »
Afin que ma Vie soit ma Vie, Libérée et Ultime.

Débit de boisson

Une boisson me manque

Le manque de boisson

Augmente

Augmente sans cesse

Le vide et la détresse

Qui m'aimantent.

Un débit de boisson

S'agite tel un délit

Qui me confond

Et me détruit.

J'imagine ma place
Ici ou là dans l'espace
Je viens et trace
Un cercle au centre de la glace.
Ce qui me glace
Au plus profond de mon espace
C'est la trace
Que ma vie n'est pas à sa place.
Y aurait-il une erreur cocasse
Suffisante mais perspicace
Pour que ma véritable place
Reste inconnue de l'espace
Ou bloquée dans la glace ?
Un souffle me tracasse
Qui vient de « je ne sais d'où » et qui enlace
Ma voix d'alto basse
Et refroidit mon palais – palace.
Tout pourrait être clair comme l'eau de l'Espace
Mais tout est sombre
comme la roche transformée en glace.
Sous de meilleurs auspices dans l'espace
J'aurais pu aimer un guide loquace
Une main droite perspicace
Un cœur gauche livré à la grâce

Et j'aurais pu poser ainsi ma place
Aux recoins les plus inconnus de l'espace.
Brisée comme l'est un chagrin soumis
à la chaleur vorace
Je m'interroge sur mes Atouts Artistes et j'efface
Le centre de ma place
Le cercle de mon espace
Car ils sont l'ancre de mon imagination vivace
Qui coule sur mes rimes au parfum inefficace
Car pourquoi l'Univers ne donne-t-il pas
à mon cœur le goût de l'Audace ?

Serions-nous une humanité arbitraire et despotique

Construite sur le racisme
entre les cultures et les sexes

Qui ne tolère la différence et juge sans complexe

La femme – L'homme :

sa sœur – son poteau – son soi identique.

Serions-nous une humanité sans âme, vide, étriquée

Bâtie par des Dieux rivaux
bien que tous couronnés de haine

Qui emprisonne les femmes,
sèche de l'homme la peine

Qu'il pourrait avoir
quand il viole son Autre Identifié.

Et serions-nous une humanité individualiste

Egocentrique, tourné vers son moi pourtant amputé,

Qui n'est, à ce jour,
ni sérieusement passionné ni triste

Et qui ne côtoie pas Son Autonomie, Sa Liberté.

Ainsi, serions-nous
une humanité faignante et peureuse

Qui craint Sa Puissance,
et, et pousse son autre à la haine

Contre elle et, et lui-même,
se privant de Chaleur Humaine

Et compense ainsi le manque d'Amour
par « couvrir la gueuse ».

Et aucun siècle ne nous sépare de la barbarie
Tous les *patients* insomniaques
s'endorment sur leur trépas
Soit rivalisent, consomment mais ne réfléchissent pas
Que l'Humanité s'éclabousse gonflée par l'ironie.

Ou alors, serions-nous une humanité *ésotérique*
Qui exclut l'illettré, le sans papier, le pauvre smicard
Au profit de ces Elus
qui proposent un Dieu sans regard,
Perdus dans leur ventre,
grisés d'un pouvoir qu'ils croient unique.

Quel jour,
l'Humanité va-t-elle se mettre à son service ?
Et laisser à l'un, à l'une suivre son chemin de vie
Au lieu de savoir ce qui est
« le mieux » pour son ennemi
Le moins bon pour un ami :
Dieu connaîtrait-il les sévices ?

Si les Elus entendent la voix de leur Père Authentique
Les autres trop pauvres l'entendront plus tard
Car il faut payer cher
pour rencontrer le Père fouettard :
Dieu serait-il à ce point masculin, vénal et basique ?
Ces « élus » n'auraient-ils pas aussi
à travailler sur eux ?

Ou à sonder sincèrement la profondeur de leur âme
Ou à découvrir l'Amour Universel, celui de l'âme
Au lieu de croire qu'ils sont les meilleurs,
plus proches de Dieu.

L'HUMANITE aura-t-elle un sens un jour et un matin
Puissance et Humilité
nous sont-ils à ce point inconnues
Et l'Amour Universel est-il sur Terre imprévu
Puisque l'on est trop
ou si peu détachés de son voisin ?

Quand le temps s'éveille et soupire

C'est ton cœur qui bat et respire.

Quand le temps s'endort et désire

Mon cœur s'éprend de ton sourire.

Et le temps s'ébat véritable

D'un soupir autant désirable

A un cœur autant perméable.

Dis-moi, qui es-tu cœur divin ?

Pour ainsi répandre en mon sein

Le désir d'un baiser câlin

Et la promesse de ta main.

Attends-tu le temps de l'union

Pour nous entendre à l'unisson

Et suspendre notre prénom.

Unis « je t'aime » se murmure

Prévenue, ta main me capture

Posé, mon âme te susurre

Que ton amour croît et perdure.

Coquin, ton souffle s'évapore

Au creux d'un cri que je colore

De sons bleutés que tu adores.

Quand l'amour s'éveille et respire

Mon cœur s'éprend de ton sourire.

Quand l'amour sommeille et soupire

Ton cœur a croqué mon désir.

J'ai voulu raconter une histoire
Mais je n'en ai pas eu le courage
Mille fleurs sauvages
N'ont jamais agrémenté ma mémoire.
Qui suis-je dans ce tourbillon émotionnel
Une poupée de cire ou de chiffon
Je sens comme un goût de fiel
Au centre de ma maison.
Il n'y a ni vide ni promesse
Seulement le néant qui s'étend
Qui soutient la paresse
D'un abîme sans fond, sans fin, sans...
Je l'entends mais il est soldat de plomb
Ni il ne bouge ni il ne rit.
Je l'attends mais son bouclier se confond
A son tourment et son ennui.
Alors, j'ai pris le courage de regarder sa carapace
J'y ai senti l'abandon, le désespoir
Et il a mis dans une vieille besace
Ses désirs d'enfant artiste,
ses promesses et ses espoirs.
Elle est au fond de lui sous une vieille chape.
Elle est au fond de moi meurtrie de silence.

Il n'a pas nourri d'audace
ses désirs et tel un vieux pape
Il m'a refile son abandon, son désespoir, son absence.
Il n'y a ni responsable ni coupable
Il y a la vie et ce qu'elle est,
J'ai le même nom mais je n'ai pas la même fable
Et pourtant je n'entends pas ma créativité.
L'ai-je mise dans une vieille besace
Si lourde qu'elle est cachée, enterrée, évidée,
Si fragile que je ne peux lui faire face
Tellement elle me rappelle la violence de mon passé :
Je voulais l'embrasser mais il ne me regardait pas
Je voulais dans ses bras me loger
mais il ne le voyait pas.
Qu'aurais-je pu faire de plus que m'éteindre
Comme j'ai éteint mon talent sans me plaindre
Avec une violence contre moi insoupçonnable
J'en ai encore l'aigreur désagréable.

A André Ravichon

Je voulais simplement te le dire
Te le dire avec ses mots
Qui n'empêchent pas d'écrire
Mais qui se disent le verbe haut.

Bien sûr, tu as choisi l'espace
Et d'un coup de vieux fusil
Tu as entraîné dans tes godasses
Le secret de ta vie.

Bien sûr, il y a le temps qui passe
Ou le temps qui dure longtemps
Un vieux chagrin ne s'efface
Que par la force du temps.

Que fais-tu éphémère ou peut-être éternel ?
Tout de même évaporé dans la candeur du ciel
Où es-tu dans nos journées d'été, nos jours de glace,
Derrière nous, en haut ou en face...

Je voulais simplement te le dire
Te le dire avec tes maux
Te le dire avec un sourire
Accroché à ses mots.

Bien sûr, tu as choisi l'espace
Et c'est un coup de fusil qui t'a entraîné
Libérant de tes godasses
Le secret de la Vie, de l'Eternité.
Il n'y a plus de temps qui passe
Que l'aube embaumée de l'aurore
Que l'aurore filtrant l'aube tenace
Un rayon de soleil en guise de métaphore.
Le chagrin n'a plus sa place
Il est loin de toi, proche de nous
La candeur du ciel nous le met en face
L'été, l'hiver...
de l'instant le plus cru au moment le plus doux.

C'est vrai : les maux sont à dire
L'écriture a ses mots
Le verbe peut s'écrire
Comme s'écrire les maux.

Je voulais simplement te le dire
Te dire avec ses mots
Qui n'empêchent pas d'écrire
Mais qui se disent le verbe haut.

A Thomas

Je t'ai tenu la main
A ton premier éveil
Me tiendras-tu la main
A mon dernier sommeil.
L'aube te révèle ses secrets
L'aurore éclaire mon chevet
L'espace d'une guitare qui joue
Et ma vie sommeille
Le temps d'un premier rendez-vous
Et tu es là qui t'éveille.

Alors voilà ce que je te souhaite :
Un sourire qui attend ton premier pas
Un éclat de rire à ta première bicyclette
Un baiser murmuré au coin d'un feu de bois
Mille présents, cent mille pirouettes
Une lettre d'amour qui fera de toi
Un homme heureux et honnête.

Pourtant,
Même le temps d'un tourbillon
N'éteins pas ce que tu es : un enfant de Dieu.
Rappelle toi la poésie, le clairon

La vie est large pour ceux
Qui s'aventure à connaître l'Ange et le Démon.
Aucune souffrance n'est digne d'un trépas
Mais est digne d'une victoire sur Soi.
Aucune blessure ne mérite la prison ou le son du glas
Mais mérite un recueil sur Soi.

Alors,
Le printemps, c'est l'heure de la découverte
Une porte que Dieu a laissé entr'ouverte
Afin que tu t'aventures à la Vie.
L'été, c'est le temps de la moisson
Un coin de forêt que Dieu a, pour toi, laissé à
l'abandon
Afin que ton cœur se découvre à la Vie.
L'automne, c'est le temps des couleurs
Où l'arc-en-ciel joue avec ton cœur
Afin que Dieu éclaire la nuit.
L'hiver, la vie s'éprend de la vie qui s'éveille
Et l'Amour Eternel attend ceux qui sommeillent.

Je suis malheureuse

Car je n'ai pu couvrir ta gueuse
Aux senteurs multiples
C'est vrai, tu as une disciple.
Regarde, j'ai pour toi un joyau
Un éclair au fond du cœur
Un sourire et un défaut
Dans mon moi, pour toi, intérieur.
Ta gueuse, je la désire
Spontanément, frileusement
Quand s'éclate mon sourire
Sur ta main qui se perd sur moi, délicieusement.
Ton désir est là, je le sais
Ton ventre le respire
Mon œil est fragile, il est vrai
Il a compris ton anxieux délire.
Qui est-elle cette peur ventrale ?
Elle encourage ta « fermeture » pubienne
Viens pouponner la douceur matinale
Dans des amours appelées pompeusement lesbiennes.
Ton corps a compris ma gratitude
Ton sein a pointé vers ma main
Une demande de caresse : j'ai acquis la certitude
Que ma bouche flatterait ton désir coquin.

Laisse toi aller douce et gentille gueuse
L'amour aura raison de ta chair retenue
Je ferai tout pour la rendre délicieuse
Cette matinée tant attendue.

Dans ta main, je poserai mon corps
Dans mes yeux, tu enflammeras ton sexe
Dans ton ventre, j'entendrai mourir à tri bord
Mes vagues de l'âme,
tes cris de femme et nos complexes.
Dans mon corps, tu glisseras ta main
Dans ton sexe, je délivrerai mes yeux
Dans mon ventre, tu entendras mourir en son sein
Tes vagues de femme, mes cris de l'âme et nos aïeux.

Ils ont fracassé l'Atlantide
Et au moment le plus sordide
Ils ont tiré sur la Lumière
Ont traumatisé notre Père
Dévalorisé notre Mère
Et ont crucifié notre Terre.

Mais qui sont-ils ces tortionnaires
A qui nous autres on laisse faire
La torture sur nos semblables
La pollution de notre sable
Et avec qui, nous, on cautionne
Le viol de notre Soi Royaume.

Ils ont cramoisi l'Atlantide
Et au moment le plus morbide
Ils ont brisé notre Lumière
Ont endommagé notre père
Rendu esclave notre mère
Et vandalisé notre Terre.

Que font-ils ces hauts fonctionnaires ?
A qui nous autres on laisse faire
La pollution de nos semblables
Des bavures sur notre sable.

Qui sont-ils ces faux missionnaires ?

Qui se pavent sur nos terres
Et qui de plus nous laisse croire
Que dieu, à lui seul, fait l'Histoire.

Ils ont fracassé l'Atlantide
et le moment le plus sordide
C'est quand tu as cru, Etre humain,
devoir supprimer ta légende
intérieure au profit, soudain,
de non-dits, de peurs, de demandes.

Ils ont fracassé l'Atlantide
Et c'est cela le plus morbide.

L'aurore éclairait finement ma route
La lune accompagnait digne mon ombre
Le ciel accouchait de fines gouttes
Tandis que le sol aspirait mon ombre.
J'avançais d'un pas lent, l'âme sereine
Une puissante chaleur m'enivrait
Pourtant, j'entendais aboyer ma peine
Car mon cœur sagement la délivrait.
Des pleurs posaient un voile sur mes yeux
Que le vent doux souverain savourait.
Je me délectais d'un chant prestigieux
Et calmement l'aurore déclinait.
A présent, la nuit dorlotait mon âme,
Généreuse, enveloppait mon corps.
Soudain, mon front accueillit une larme,
Reçut le souffle de quelqu'un qui dort.
Une douce lumière m'envahit
Une voix si légère me parlait
Que de l'écouter mon cœur consentit
Et de frissonner mon corps consentait.
Ne m'abritaient ni peur ni ni blessure
La main de cet homme me caressait
La joue, et une agréable brûlure
Apprivoisait mon cœur qui s'éclairait.

Qui es-tu ? Ta main semble déchirée
Je suis celui qui souffle ou qui dort
Qui es-tu ? Es-tu la Voie ? L'Unité ?
Je suis la Source, toujours et encor.

Puis un rayon de lune l'invita
A me décliner son identité.
Je perdis tout contact avec moi
Et mon Soi fut tout à coup libéré.
L'Espoir, l'Amour, la Créativité,
Le Jour, la Nuit, la Foi, le Corps, l'Esprit
Le Rire, la Joie et l'Humilité
Sont peut-être l'Histoire de la Vie :
Un Homme a pris sur son cœur cette histoire
Et nous a tous invités à la suivre,
A nourrir l'Universelle Mémoire,
La respirer, tout simplement la vivre.
L'aube éclairait gracieusement ma route,
Le soleil m'enflammait de sa lumière...
Quand je vis, soudain, un petit curieux
L'esprit coquin, débarrassé du doute.
Alchimiste, il sillonnait la Terre
M'apprenant ainsi à suivre mes vœux.

La terre labourée

A cette odeur sacrée
D'un printemps maculé
D'un été enflammé
D'un automne enivrant
D'un hiver soupirant.

La terre préparée

A cette odeur subtile
D'un hiver enneigé
Reposant et agile
D'un printemps espacé
Doux, curieux et habile.

La terre cultivée

A cette odeur sucrée
D'un délicieux goûter :
Chocolat, pain beurré
Mûres, épis de blé,
Pris sous un cerisier.

La terre reposée

Dispose de l'hiver
Veille encor à l'automne
Le jour crie et se perd
La nuit n'attend personne
Et s'endort une fée.

Ange de Lumière

Prête moi ton aile

Ta douceur légendaire,

Car mon cœur bat de l'aile.

J'entends : ton pas est si doux

Que mon oreille sursaute

J'écoute : ta voix se dénoue

Et ma frêle oreille s'étire

Soupire

Tandis que ma main « gauche » prend note

De mon et ton lieu de rendez-vous.

Le calme, la joie s'installent en ce lieu

Ma main adroite frémit de douceur

Ton souffle me rassure, et, il m'émeut

Une larme coule, s'écroule en mon cœur.

Ton cœur ne m'apparaît pas ; mieux, je le devine,

Ma main souligne la grandeur de son amour

Tel un peintre devin qui prévoit et qui dessine,

Tu mets l'arc en ciel dans la puissance de mon âme

Se pâme

Alors ce souffle de jadis si prétentieux, si lourd
Appelé peurs, blessures, et, émotions clandestines.

Ange de Lumière, prête moi ta douceur légendaire
Offre moi ton léger rire qui souffle et qui s'évapore

Dans les lignes de ma main que
le temps parraine à sa manière
Et ainsi ma vie grâce à ton don vit
une vraie métaphore.

A sœur mj

*Ce qui suit n'est pas de la prose,
Encore moins de la poésie.
C'est un écrit, un cri
Pour révéler mon overdose
A cette religieuse :
Une grande gigue, aigrie et conne
Qui palabrait telle une bouffonne
Et s'écoutait parler aux heures creuses.
Elle parlait de dieu, bien sûr,
Des pauvres aussi et des ouvriers.
Son discours était triste à pleurer
Vide de sens, d'humilité, d'Amour,
Mais chargé en connerie
et dégradé par le manque d'humour.
Elle minaudait durant les heures débiles
De ce fameux catéchisme
Seule façon inhumaine et imbécile
De conditionner et de provoquer un séisme
Dans le cœur d'enfants innocents et purs.*

Alors, sœur Marie Jo, va te faire foutre,
Laisse la paille dans mon œil, occupe toi de la poutre
Collée à ta langue et coincée dans ton cœur.

Reprends ce qui t'appartient
Car ton propos n'avait rien d'Humain :
Tu cherchais à conditionner, à influencer.
Tu n'étais qu'une erreur.

J'aurais pu être polie
mais ma colère me rend tout autre
Je ne serai point indulgente
Tu n'avais rien à faire dans ma vie.

Reprends tes apôtres.
Barre toi, dégage, va-t-en,
propage tes convictions incohérentes
Ailleurs que dans mon centre.
Vire religieuse à la mort... moi le nœud.

Il est vrai que j'ai rencontré Dieu
Et ce n'est pas le dieu que tu portais dans ton ventre.



L'automne ressemble ce jour à un adieu
Dans un coin ombragé d'une gare isolée,
Le fond de l'air est frais, ton cœur vient le happer.
Existe-t-il, pour notre compagnon, un lieu
Où il peut dormir des heures durant, en paix
Accroché à un rêve : un dernier souhait
Qui est : « je dors mais ma maîtresse me dorlote,
Dans un coin de son cœur, je vis, je joue, je cours
Sa main habile me caressera toujours. »
Sois tranquille mon compagnon, mon bon vieux pote,
De mémoire, j'observe au ralenti tes courses
Sur ces sentiers qui sentent encor la campagne,
Sur ce chemin qui nous mène aux lacs des montagnes
Sur la voie lactée qui conduit à la grande ourse.
Dors peinard mon fidèle compagnon de route
Le temps n'assassinera pas notre amitié
Même si d'autres joies me seront partagées,

Mais c'est ainsi que la vie se suffit, se goûte.
Je m'endormirai à mon tour sur ces sentiers
Qui fleurent si bon la douceur des saisons,
Alors au ralenti fidèle compagnon
La joie au fond des yeux, tu viendras me chercher.
Merci encore de ton amitié, Flykou.
Le soir quand la lune brille tu me fais signe.
L'étoile qui t'abrite décrit une ligne
Qui part de ton cœur vers le mien, ton cœur bijou.

Chacun dans sa souffrance
Et dans sa solitude
Au fond de ce couloir
Qui mène aux chambres.
Chacun dans sa pâle existence
Soumis aux habitudes
Aux moqueries, à l'humour noir.
Il fait toujours froid de janvier à décembre.
Ne cherchez pas le verbe
A la strophe ci-dessus
La souffrance se lie en gerbes
La solitude isole l'enfant malentendu.
Ceci dit dans la pièce commune
Ça parle fort, ça rit, ça discute.
Personne ne se doute
Que tout est pâle et froid.
Chacun ou chacune
Entend ses discours incultes
Où les gros maux s'encroûtent
Et où la vinasse nous noie.
Ne cherchez pas le verbe
Il est trop bas
Une fois, La Parole coupée, comme l'herbe,
Elle sèche et ne s'éteint pas.

Chacun dans sa souffrance
Et dans sa solitude
Aussi.
Chacun dans son existence
A pris ou cassé les habitudes
Tant mieux ou tant pis.
Qu'importe
La vie s'apprend
Et c'est mieux.
S'ouvre une porte
La vie s'entend
Quand vibre le ciel bleu.

Ça rend triste le soleil qui se couche
Il nous effleure qu'à moitié ou presque
La lumière s'efface mais l'espace
nous revient libre, souverain, coquet.
La nuit est un moment où le jour louche
Où le monde se meut sur une fresque
Humaine, prête, fidèle, cocasse.
Où ton soupir s'attend à l'être aimé.

Mais encore

Ça rend triste, n'est-ce pas, le soleil qui se couche
Il ne nous effleure plus qu'à moitié *ou*, ou presque
Il, il nous effraie d'être ainsi remisé en touche
N'illuminant plus ainsi la trop, *trop* grande fresque.
La nuit nous enveloppe et les heures sont comptées
Le monde meurt et le vide nous est familier
La lune éclaire nos peurs et brasse nos tourments
Car le soleil s'est endormi depuis trop longtemps.

Ça rend triste le soleil qui se couche
Car le jour court et, et nous éparpille
Sa lumière sourcille mais grésille
Qu'a-t-on fait de ce jour qui effarouche ?

Ça rend triste, n'est-ce pas, le soleil qui se couche
Les étoiles nous invitent à compter nos mouchoirs
A s'évaporer dans nos rêves et nos espoirs.
Ça rend triste, n'est-ce pas, le soleil qui se couche.

A Dédé Dargaud

Un ami
Un homme
De cœur
A soufflé sa révérence.
Le souci
Cet homme
De cœur
A brisé mon insouciance.
Immuable
Subtil
Humain
Tel était cet homme franc.
Bon, aimable
Subtil
Coquin
Simple, toujours souriant.
Un ami
Son rire
De cœur
Et ses éclats de colère
Ont sifflé sa révérence.

Cette nuit
Mon rire
Meurt, pleure
Et ma trop tendre insouciance
Se meut, pour lui, en prière.
Au revoir
Dédé...
Merci

Je crois que c'est le vide
Mais, mais c'est le néant
Car ma vie est un bide
Où la mort me surprend.
Je plie, déploie mes chaînes
Mais ma mort est devant,
Je n'en crois pas ma haine
Tant mon cœur est givrant.
La belle est si cruelle
Et ma vie tout autant
Révoltée mais fidèle
J'ai perdu mon élan.
J'étais bien à l'écoute
De vos maigres principes
J'ai puisé dans vos doutes
Creusant ma tombe type.
Ma mort est souveraine
Son heure me raccroche
A ma vie incertaine
Mais elle est à ma gauche.
J'ai peur et j'ai très froid,
Je regrette, mon cœur
Est brisé, aux abois,
J'ai vécu par erreur.

La fin me suit, me guette,
Son heure m'incommode,
Je ne peux être prête
J'ai vécu sous vos codes.
Hélas, le temps me fuit
Comment imaginer
Voir inscrit ici gît
Ma fausse identité.

Quel dommage un génie qui dort
Un créateur et un Pur d'Esprit,
Qui ne souffle maux de peur que si
Il crée, le vent Autan sera fort.
Ses mains sont prêtes à méditer
Mais son cœur n'est pas prêt à penser
Car pour sans fin se réaliser
L'Amour doit guider jusqu'au secret :
Le secret des Rimes, du Talent,
De la Connaissance, du Subtil
Ce petit génie détient le fil
Qui mène au Pouvoir donc aux tourments.
Ce jeune Esprit trop tôt ignoré
Mal reconnu, trop vite effacé
Ne se sait pas et vit isolé
Sans ressentir son infinité.
Il vit et marche par ci par là
Collé à diverses habitudes
Gentil quelques soient les attitudes
Qui est ce petit génie... ma foi !!!!

Aurais-je une goutte sur l'imaginative ?
Aurais-je perdu le goût d'écrire ?
Serais-je désabusée, plus assez émotive ?
Y aurait-il une ennemie à détruire ?
Voici cent lieues qui me séparent
De ce talent doté du don de l'écriture,
Mais un même lieu qui me prépare
A ma déconfiture.
Un ange dirait : quel est ce lieu ?
Je répondrai : le lieu de l'ego
Mais d'ange, il n'y a pas dieu
Et dans l'ego ne se logent que des maux.
Pourtant les mêmes maux pour écrire en mots
Le bordel que c'est d'avoir un être égal
Imbu de son ego
Mais qui met en syllabes le mot sur le mal.
Donc, j'ai un ego, un mal et des mots
Et pourtant la goûte à l'imagination littéraire.
J'ai un ange coiffant dieu au poteau
Et un vieux poteau qui n'est pas libraire.
Qu'en est-il de mes pensées expertes ?
Qu'en est-il de mes émotions explosives ?
Que ma main gauche unissait à la disserte

Tandis que ma main droite allongait
le mot et sa convive.
J'ai écrit bien des fois
Adolescente rebelle, adulte passionnée
Pour savoir que mon mal était un manque de foi
Que mon enfant intérieur, déchirée, m'avait dictée.
J'ai écrit pour ma part
Adulte réfléchie, libre et heureuse
Pour savoir que la Vie est Source d'Espoir
Et que l'écriture est délicieuse.
J'écrirai à nouveau
Quand cette diablesse de goûte
Sera cuite des vins de coteau
Et que de mon esprit s'enfuira le doute.
J'écrirai pourtant
Parce que j'ai le goût du mot
Dans le sang
Et le plaisir d'écrire sur mes maux.

Ne laissez jamais un deuil à l'abandon
Faites lui honneur, donnez lui du temps
Ne quittez jamais votre seuil de maison
Sans regarder ce que vous y laissez dedans.
Je l'avoue : un jour, j'ai quitté ma demeure,
Une vieille maison qui sentait le feu de joie,
Et je sais profondément combien à cette heure,
Il m'en a coûté de partir de chez moi.
Je l'avoue encore :
j'ai fermé une dernière fois ma porte,
Sans parler, sans régaler mes yeux d'une larme
Et je me suis comporté de telle sorte
Que j'ai éteint, en moi,
un feu de colère et trucidé un cri d'alarme.

Je l'avoue depuis, je compte le temps qui passe
Rongée par un deuil auquel je n'ai pas cru
Utile de lui céder une place
Dans mon cœur, dans ma vie et je suis déçue.

Reconnaître le ciel tandis qu'il est bleu
Reconnaître la mer que sablent tes yeux
Et prendre le large
Briser le moussaillon, virer l'équipage
Entendre ta voix crier : « à l'abordage »

Je me suis allongée
Le cœur pris en étau.
Le goût d'un fruit passé
Déchira aussitôt
Mon espace de vie
Et j'embrassai la nuit.
Pourtant un léger souffle
Ruisselait sur ma joue
Un de ceux qui camouffle
L'espoir d'être debout
Mais j'embrassai la nuit
Sereine, sans un cri.
La D'âme invita
Le ciel à mon chevet.
Un rire m'évada
Sereine, dans un cri
Ma D'âme me confie :
De tous tes personnages
Joués en ce théâtre
Tu es mon préféré,
Tu m'as rendu aux mages
Gardé une foi quatre
La joie de m'élever.

Tes rires m'enivraient
De force et de parfait.
Je me suis allongée
Mon âme en confidente
Sa toile m'égarait
Précieuse mais confiante.
Mes rires m'enivraient
De blanc et de parfait.

La préface de Danielle Grand

Peut on écrire avec autant de puissance
Si cela ne venait pas du plus profond de soi.

Guylaine Lagravère : l'histoire en vers
D'un long chemin vers soi
Pour mieux aller vers les autres.

Laissez vous conter les mots
Retrouvez vous dans les maux
qu'elle sait si bien imager

A une époque où tout va vite
Passez un moment auprès de ses écrits
Qui ne vous laisseront pas indifférents.

Du cri overdose de ceux qui cassent
l'enfance pure
A l'enfant qui lui donne l'espérance
D'un temps meilleur
A son âme qui sait maintenant
qu'il ne sert à rien d'attendre,
Vivre le moment présent saisir
toutes les occasions d'aimer et d'être aimé.

Non le soleil qui se couche n'est pas triste
Car immuable il se lèvera encore et encore
Ce n'est pas le temps qui passe mais nous !

Alors ne perdons pas de temps pour être heureux.
Lisez ce livret pure merveille qui peut vous mener
vers des chemins peut-être encore inexplorés.

Le face à face avec soi commence
par le face à face avec son passé
non élucidé,

Comprendre la trace qu'il laisse en vous c'est
l'invitation qui vous est lancé ici
Seul chemin vers la libération enfin.

Danielle Grand

Pré –faceS

Il est question d’humaine humanité
Déposée au fil des pages, sans garde-fou...
Et réponse d’Ecriture agrippée aux mots,
Qu’éclaboussent les lueurs sombres
de l’antre intérieure...

A moins...

Qu’il ne soit question d’hommages enlacés
A la vie, à la mort, à l’intranquillité des jours...
Et réponse de cris fracassant l’ordre,
Et pas seulement celui des phrases et du monde...

A moins encore...

Qu’il ne soit question des vagabondages
Doux-amers d’une mémoire rebelle et libre...
Et réponse d’un petit supplément d’âme
Que la poésie enlumine avec ferveur et émotion.
Il était question de –pré-(face), du latin prae « devant »
Et réponse de... Face à Face

Facétieusement

Fondamental

Foisonnant

Funambule

Familier

Furieux

Feutré

Fier...

Françoise Bonnard Martinon

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-332-55576-2

ISBN pdf : 978-2-332-55577-9

ISBN epub : 978-2-332-55575-5

Dépôt légal : avril 2013

© Edilivre, 2013

Imprimé en France, 2013